

Rousseau,
Année du Bicentenaire
Conférence du 28 janvier 2012

Pour évoquer la présence de l'image de Rousseau et de son œuvre chez Sand, Edith Garraud va vous lire des extraits du premier article écrit par Sand en faveur de Rousseau. Curieusement l'ouverture n'est pas de la plume de Sand, elle appartient à Jules Néraud, interlocuteur et présence importante des *Lettres d'un voyageur*. Le texte parut dans la RDDM du 1^o juin 1841, bientôt la radicalisation politique de Sand va l'éloigner de cette revue.

Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau

Fragment de réponse à un fragment de lettre
Fragment de la lettre

« ...J'allai de là visiter les Charmettes. Pour arriver à l'humble enclos, il faut suivre un petit vallon que traverse un petit ruisseau, et dont les pentes sont tapissées de prairies, semées de jeunes taillis et bordées de vieux arbres. C'est un site frais, solitaire et tranquille, qui rappelle un peu nos traînes de *la Renardière*. Après un quart d'heure de marche, on est en face de la maisonnette. – Un toit en croupe, dont l'ardoise ternie imite à s'y méprendre les rebardeaux usés par le temps, des contrevents verts, une petite terrasse fermée par une barrière rustique et, dans son prolongement, le jardinet où Jean-Jacques aimait à cultiver les fleurs. – Le jardin a toujours ma première visite. J'y cherchai le cabinet de houblon ; mais il a disparu. Je cueillis pour vous quelques rameaux d'un vieux buis, que je suppose être un des plus anciens hôtes de cet enclos. L'on assure que l'intérieur des appartements n'a point été changé : c'est un carreau de pièces inégales, des murs peints à la détrempe, avec des oiseaux et des fleurs imaginaires sur les impostes. A part une petite épinette, où Rousseau s'exerça sans doute bien souvent à déchiffrer la musique de Rameau, le surplus du mobilier rappelle beaucoup celui de Philémon ; mais propre et rangé comme si le maître n'était parti que d'hier. Tout respire ici la simplicité, l'innocence et le bonheur. Que de douces et tristes pensées évoque la vue de ces chaumières ! Leur histoire est celle de nos plus beaux jours ! Jours trop tôt écoulés, et dont il n'est pas sage de rêver le retour !

Le chemin que j'ai pris pour retourner à Chambéry doit être celui que suivait Rousseau en faisant sa prière du matin, et l'admirable horizon qui s'y déroule de toutes parts est bien fait pour attirer l'âme au ciel. [...].

Fragment de réponse

«Surtout cher Malgache, n'oublie pas le rameau de buis. Nous le mettrons en guise de signet dans cette vieille bible hollandaise que mon grand-père lui prêta pour composer *Le Lévitte d'Ephraïm*, et nous lèguerons ces reliques à nos petits-enfants.

« *L'histoire de ces chaumières est celle de nos plus beaux jours !*

[...]Qui de nous n'a pas vécu en imagination aux Charmettes les plus beaux jours de sa jeunesse ! Mon Dieu ! Comme ce livre des *Confessions* nous a impressionnés ! Comme il a rempli toute une période de notre vie ! Comme nous l'avons aimé ce Jean-Jacques, avec tous ses travers et tous ses défauts ! [...]et comme nous l'avons pleuré en lisant ses dernières pages, les plus belles qu'il ait écrites avec les premiers livres des *Confessions* !

« Comme nous l'avons aimé ! dirai-je Comme nous l'aimons encore ? Quant à moi, oui ; je lui reste fidèle [...] Tu le sais : nous avons parlé si souvent des *Confessions* sous nos ombrages de la Vallée Noire [...] quand nous lisions les pièces de ce long et amer procès [...] Te souviens-tu comme nous avons compulsé le dossier de cette grande affaire dans le précis qui accompagnait l'édition de 1824 ?...

[p]uisque nous voici sur ce chapitre de causerie [...], essayons à nous deux de le bien juger, sans avoir recours à des preuves matérielles [...]sans chercher ailleurs que dans l'examen philosophique des *Confessions* le sens de cette vie de philosophe [...]présentant ce contraste monstrueux, ces deux faits : la création d'*Emile* et l'abandon de ses enfants à la charité publique.[...]Mais est-il donc nécessaire d'arracher cette page sinistre pour conserver le respect qu'on doit au grand homme infortuné ?[...]le temps n'est pas loin où l'opinion ne fera pas plus le procès à Saint Rousseau qu'elle ne le fait à Saint Augustin.[...]l'âme de Rousseau est foncièrement chrétienne ; elle rêve l'égalité, la tolérance, la

fraternité, l'indépendance des hommes, la soumission devant Dieu et la justice divine.....Elle pratique l'humilité, la pauvreté, le renoncement, la retraite, la méditation... »

Résumons-nous. De tous les beaux esprits qui... se répandirent sur le siècle, Jean-Jacques est le seul philosophe parce qu'il est le seul religieux. Enveloppée durant quarante ans dans un milieu détestable, sa grandeur éclate tout d'un coup....Mais combien d'obstacles ne rencontre-t-elle pas aussitôt... !L'intolérance et le fanatisme des catholiques et des luthériens se réunissent contre lui...il ne suffit pas des arrêts du parlement, de la persécution des petites républiques huguenotes, du fanatisme des paysans de Moutiers-Travers, des dépôts rancuniers de l'aristocratie ; ses plus amers, ses plus dangereux ennemis....ce sont ses anciens amis, ses illustres contemporains, les beaux esprits philosophiques et critiques de l'époque.... Ils le déclarèrent sauvage, misanthrope....En un mot, ils firent comme les pharisiens de tous les âges à la venue des prophètes, et Dieu put dire d'eux aussi : « je leur ai envoyé mon fils, et ils ne l'ont point connu. »

Mais vous aussi, Jean-Jacques, vous fûtes aveuglé ; vous ne comprîtes pas l'œuvre de ces hommes qui marchaient devant vous pour vous préparer le chemin. Ils aidaient à votre oeuvre en vous faisant la guerre, et ils débayaient les obstacles de la route où votre parole devait passer. A vous aussi la foi en l'avenir a manqué. Vous étiez dévoré de la soif du progrès ; vous en aviez le religieux instinct puisque vous écriviez le *Contrat social* et l'*Emile*....Si vous n'aviez pas senti... que l'homme est perfectible .vous n'eussiez point cherché les moyens de le rendre heureux et juste ; mais votre calice fut si amer que le découragement s'empara de vous et que votre âme tomba dans l'angoisse. Au lieu de placer votre idéal devant vous, vous vous retournâtes pour le trouver dans le passé, à l'aurore de la vie humaine, au fond de cette forêt primitive que vous alliez cherchant toujours, à l'île Saint-Pierre comme aux Charmettes, à l'ermitage de Montmorency.... Et qui vous fuyait toujours....parce que votre royaume n'était pas de ce monde, mais bien du monde que vous aviez aperçu en avant des siècles... »..

La lettre de Néraud donne l'élan lyrique au texte de Sand, une préface à l'édition Charpentier des *Confessions*, souvent rééditée au cours du siècle, qui contribua fortement à lier Sand à Rousseau aux yeux des lecteurs. L'ensemble, grâce à la présence de Néraud, par le fait du voyage, de l'amitié, des paysages sandiens en discret arrière-plan, se rattache aux *Lettres d'un voyageur*, accueillantes comme ce texte au lyrisme -la lettre élégiaque de Néraud- ainsi qu' au thème politique.

Dans sa réponse à Néraud, comme plus tard dans *Histoire de ma Vie*, Sand se réclame d'un lien familial avec le philosophe, associé depuis 1743 par des liens divers aux activités artistiques et intellectuelles des Dupin ; elle y conte la seule rencontre de sa grand-mère avec l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, récit qu'elle tient de sa grand-mère ; le thème se profile d'abord sous sa plume en 1845, dans la *Correspondance*, au moment des retrouvailles inopinées avec sa famille paternelle ; à René de Villeneuve : parmi les souvenirs communs, elle évoque « notre immortel Rousseau », « notre » puisque le philosophe a été, à Chenonceaux par exemple, où habite René de Villeneuve, l'hôte de leur ancêtre commun, le fermier général Dupin ; elle revient sur le mariage de son père, folie aux yeux de la famille Dupin, et l'inscrit dans le contexte de révolution et de philosophie (les « sublimes utopies » de Rousseau revendiquées comme siennes) qui le légitime et le rend possible. La pensée politique de Rousseau, telle qu'on l'a interprétée à l'époque révolutionnaire, préside au mariage d'une fille du peuple de Paris avec le fils d'un fermier général. Voilà le portrait de son père : « C'est un caractère rempli d'écarts et de faiblesses ; mais que de courage dans ces faiblesses-là et quelle philosophique raison dans ces folies !

Il y a de la grandeur et de l'héroïsme dans ce qu'on a le plus condamné en lui [.....] son mariage ».
« Ecartes et faiblesses », ne dirait-on pas qu'elle parle de Rousseau ? Plus tard, bien plus tard, en 1863, elle sera plus nette encore : « Je lui reste fidèle comme au père qui m'a engendré ».

Cette défense et illustration de Rousseau n'est pas la première ; la jeune femme s'y est exercée avant l'œuvre proprement dite ; *L' Histoire du rêveur*, dans sa fantaisiste préface, prend la parti de Rousseau face à un bel esprit ; dans cet essai littéraire envoyé en 1829 à sa compagne de pension Jane Bazouin, il est « feu mon meilleur ami », « le moderne apôtre de la charité » ; à la même Jane, elle avait adressé déjà, le 14/10/1826 (C, XXV, p.123-124), une lettre éloquente : « Je ne te pardonne pas d'être passée avec tant d'indifférence à Genève, Genève, la patrie de cet immortel J-Jacques, le saint de ma vénération ! Cette république qu'il nous a montrée si belle si grande par son caractère, ces bons citoyens si calmes, si pleins de sens et d'amour de la patrie, ces belles et estimables Genevoises si retirées, si bonnes mères de famille, si simples ! J'aurais vu partout des *Claire* et des *Julie*, et je ferais le voyage de la Suisse rien que pour voir Genève et y passer quelque temps.[...]J'oublie que tu n'as peut-être rien lu de cet immortel écrivain. Peut-être as-tu contre lui les préventions qui m'ont longtemps empêché de le lire. Ah ! Comme il sait bien combattre ses ennemis, comme il se disculpe aux yeux des gens justes et sans aigreurs ! On m'en avait fait un athée, un monstre ? et je trouve que depuis St Jean ça été le meilleur apôtre de la charité. C'est aussi l'écrivain le plus moral et le plus religieux, que toutes les épouses, toutes les mères lisent Rousseau et le mettent en pratique, l'on ne verra que de vertueuses épouses, que de tendres mères. Bien plus : qu'une femme étourdie, prête à s'égarer, mais dont le cœur n'est pas corrompu, lise ses ouvrages et elle reviendra à la vertu. On n'est pas tous les jours en train de lire *l'Imitation* etc.. [...] mais qu'on ouvre le Jean-Jacques, si redouté, si flétri et l'on aimera encore le bien si l'on n'a pas une âme de bronze. Jean-Jacques a déraisonné parfois, il s'est trompé en politique, en système, mais que sa morale est droite et pure, que sa religion est simple et noble !

L'adhésion à celui qu'elle appelle Jean-Jacques est on le voit passionnée, polémique, critique également ; en 1826, cette lettre de jeune femme – de jeune mariée ? - ne sépare pas l'homme de l'œuvre, implique une connaissance de toute celle-ci, correspondance comprise ; elle met la lecture de Rousseau sur le même plan d'ascèse quotidienne en vue de fortification religieuse et morale que celle de *l'Imitation de J. C.* Dans *Histoire de ma vie* elle contera sa découverte du philosophe ; en 1820-21, sortie du couvent, Aurore vit au chevet de sa grand-mère ; sa grande affaire est alors de définir sa foi religieuse « Entre *l'Imitation de Jésus-Christ* et *Le Génie du christianisme*, je me trouvais [...] dans de grandes perplexités » (HV, IV, 4, 1049). C'est « l'examen de la vérité religieuse ou morale » qui la retient (1052) « La métaphysique ne m'embarrassait guère ;... quand j'avais plié mon entendement, docile comme la jeunesse, à suivre ses abstractions, je ne trouvais que vide ou incertitude dans ses conséquences... J'étais un être de sentiment, et le sentiment seul tranchait pour moi les questions à mon usage (1052).....Alors, comme aujourd'hui, mordant mieux à la philosophie..... je ne me sentis ébranlée par rien et par personne. Mais Rousseau arriva, Rousseau l'homme de passion et de sentiment par excellence, et je fus enfin entamée. » (1053)

[Elle conte alors et explique son éloignement de l'Eglise, des dévots et des pratiques de dévotion, puis (1060) :

« Voilà dans quelle situation j'étais quand je lus *l'Emile*, la *Profession de foi du vicaire savoyard*, les *Lettres de la montagne*, le *Contrat social* et les discours.

La langue de Jean-Jacques et la forme de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart ; je comprenais tout ! Quelle jouissance pour un écolier malhabile et tenace d'arriver enfin à ouvrir les yeux tout à fait et à ne plus trouver de nuages devant lui ! Je devins, en politique, le disciple ardent de ce maître, et je le fus bien longtemps sans restrictions. Quant à la religion, il me parut le plus chrétien de tous les écrivains de son temps [...]

Jean-Jacques fut le point d'arrêt de mes travaux d'esprit. A partir de cette lecture enivrante, je m'abandonnai aux poètes et moralistes éloquents, sans plus de souci de la philosophie transcendante. » Cette lecture la délivre de l'interrogation métaphysique.

Sand ne dit pas quand elle a lu *La Nouvelle Héloïse*, ni les *Confessions* ; mais la définition qu'elle donne dans *Histoire du rêveur*, fantaisie narrative de 1829 adressée à la même amie, fait part de son

projet, ou plutôt de sa tentation autobiographique : c'est une version « épurée » du projet des *Confessions*, qui anticipe sur les propos préliminaires d'*Histoire de ma vie* : « J'aurais dit en commençant. Je vais vous parler de moi et rien que de moi. Je le ferai, non pour que vous preniez intérêt à *moi*, qui n'ai pas de nom, qui ne suis rien. Mais pour que vous entendiez une fois l'histoire sincère et vraie du cœur humain, pour qu'en lisant dans les moindres replis d'une âme quelconque (je prends la mienne pour le sujet de ma dissection parce que c'est celle que je puis examiner le plus longtemps et le plus sévèrement) vous fassiez quelque réflexion, ou si vous le voulez quelques réflexions salutaires, parce que je crois que toute histoire quelque nue, quelque simple qu'elle soit, ne peut manquer d'intérêt racontée ainsi. » (*Histoire du Rêveur*, 530)

Déjà la jeune femme affirme la valeur de pédagogie morale de toute étude de soi sincère. Elle est proche, mais bien distincte de la position de Rousseau qui présente ses *Confessions* comme une « première pièce de comparaison pour l'étude des hommes » valeur reposant sur le sentiment de l'universalité de la condition humaine : on remarquera que l'idée de confession – aveu d'une faute, dans l'espoir d'obtenir l'absolution- est ici absente, comme elle est repoussée dans *Histoire de ma vie*.

Rousseau est ici tempéré par Montaigne, lu en 1823, pour qui « Tout homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition. » En 1870, elle les associe, le couplage des deux lectures compose « une lumière faite de deux lampes » (XXII, 595, le 25/10/70 à Flaubert)

Car sa fidélité à Rousseau est constamment critique : de son caractère, en premier lieu, de l'abandon de ses enfants bien sûr, (même si elle est de ceux qui accablent Thérèse et rapportera, dans l'article de 1863 qui examine la biographie plus que la philosophie, des propos de sa grand 'mère : « Est-ce que Rousseau pouvait avoir des enfants ? ») Mais aussi de ses positions ; les thèmes de ses refus ont varié au fil du temps. Pendant les années quarante, elle lui reproche, on l'a vu, de concevoir l'histoire comme dégradation, et non progrès.

Tout l'intéresse de Rousseau, elle distingue mais ne sépare l'homme et l'oeuvre ; elle a tout lu, tout médité, songe à publier sa correspondance avec Mme de Franqueville ; elle lui consacre deux articles seulement, en 1841 et en 1863, mais Rousseau est une présence et une discussion constantes.

Une oeuvre imprégnée de Rousseau, de son optimisme anthropologique

Cet optimisme est sensible dans le grand nombre de romans mettant en scène des situations d'éducation, avec ou sans référence à *Emile* ; *Mauprat*, par exemple(1837), où les éducateurs multiples de Bernard lisent - et discutent *L'Emile*, et donc *La Profession de foi du Vicaire savoyard*, ainsi que *le Contrat social*.. On y voit le héros faire un pèlerinage à l'Ile des peupliers. La conclusion de *Mauprat*, entre autres, (revue en 1851) se réfère explicitement à Rousseau :

: [L]e vieux Bernard nous parla encore.....Nous l'avions prié de développer un peu plus ce qu'il appelait la moralité de son histoire ; il s'éleva alors à des considérations générales dont le bon sens et la netteté nous frappèrent.[...] Ne croyez à aucune fatalité absolue et nécessaire, mes enfants, et cependant admettez une part d'entraînement dans nos instincts, dans nos facultés, dans les impressions qui ont entouré notre berceau, dans les premiers spectacles qui ont frappé notre enfance ; en un mot, dans tout ce monde extérieur qui a présidé au développement de notre âme. Admettez que nous ne sommes pas absolument libres de choisir entre le bien et le mal si vous voulez être indulgents pour les coupables, c'est-à-dire justes comme le ciel ; car il y a beaucoup de miséricorde dans les jugements de Dieu, autrement sa justice serait incomplète.

Ce que je vous dis là n'est peut-être pas très orthodoxe, mais c'est chrétien, je vous en réponds, parce que c'est vrai. L'homme ne naît pas méchant ; il ne naît pas bon non plus, comme l'entends J.J. Rousseau, le vieux maître de ma chère Edmée. L'homme naît avec plus ou moins de passions, avec plus ou moins de vigueur pour les satisfaire, avec plus ou moins d'aptitude pour en tirer un bon ou un mauvais parti dans la société. Mais l'éducation peut et doit trouver remède à tout ; là est le grave problème à résoudre, c'est de trouver l'éducation qui convient à chaque être en particulier Tout le monde a besoin d'être aimé pour valoir quelque chose, mais il faut qu'on le soit de différentes manières. Celui-ci avec une indulgence infatigable, celui-là avec une sévérité soutenue. En attendant

qu'on ait résolu le problème d'une éducation commune à tous et cependant appropriée à chacun, attachez-vous à vous corriger les uns les autres.

Vous me demandez comment ? Ma réponse sera courte : en vous aimant beaucoup les uns les autres - c'est ainsi que les mœurs agissant sur les lois, vous en viendrez à supprimer la plus odieuse et la plus impie de toutes, la loi du talion, qui n'est autre chose que la consécration du principe de la fatalité, puisqu'elle suppose le coupable incorrigible et le ciel implacable.

Dans les deux œuvres, le rôle du **langage** est capital, du dialogue, de la formulation, de la montée à la **conscience claire** des débats les plus confus, les plus douloureux : tous deux sont des rationalistes (Mais elle diffère de Rousseau dans l'appréciation du mystère et du merveilleux, elle ne les refuse pas aux enfants.)

La pratique de l'examen personnel est partout dans ses livres, qui comprennent à plusieurs reprises des fragments de journal intime ; où les personnages s'adressent des « confessions », bien différentes de celles que définit l'Église : récit et analyse de soi devant autrui, pour atteindre la clarté et « se rendre compte », résoudre des conflits, apaiser des tensions.

L'extension donnée, dès *Indiana*, à la notion de **contrat** (besoin d'explicitation et souci d'égalité) pour caractériser les rapports humains et pour les fonder. Présent dans la *Nouvelle Héloïse*, p ex (St Preux, III, 19, 367 : « nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif ». Dès *Indiana* (« Car l'amour est un contrat, aussi bien que le mariage ». « Il faut m'aimer sans partage, sans retour, sans réserve ; il faut être prêt à me sacrifier tout fortune, réputation, devoir, affaires, principes, famille : Tout, monsieur, parce que je mettrai le même dévouement dans la balance et que je la veux égale. » (ed.. Folio, 1981, p. 76 ; p. 148).

Ils partagent le sens de **l'idéal**, ce qui doit être, (chez Sand : ce qui sera un jour) de la vérité.

Pour ces raisons, la **poétique** romanesque de Sand est proche de la *Nouvelle Héloïse* : dialogues, de vive voix ou épistolaires, discussions d'idées ; et la **lecture** du roman comme illusion féconde, préparant à une meilleure vie par la contagion de l'attendrissement ou de l'enthousiasme : car ce qui détermine les choix moraux, c'est le sentiment intérieur, l'intention, la certitude intime. Mais dans l'univers romanesque de Sand, **la loi**, le principe de réalité, ne vient pas en contradiction du désir, ou plutôt, au cours du développement romanesque les obstacles se dissolvent : rien qui ressemble chez Sand à l'obéissance de Julie, pas de transcendance de la loi, pas d'impératif catégorique, pas de **remords** non plus. Rien qui résonne comme ces paroles de Julie (*Nouvelle Héloïse*, III, lettres. 18 et 20 : « Qu'étions-nous, et que sommes-nous devenus ? Que font maintenant ces amants si tendres qui brûlaient d'une flamme si pure... Les voilà livrés au crime. Des gens qui port[ai]ent l'adultère au fond de leur cœur os[ai]ent parler de vertu » On peut lui reprocher de se faire une morale à sa convenance, Julie pourrait qualifier les personnages sandiens de « dangereux raisonneurs ». Rousseau refuse cependant aussi la notion sacramentelle de confession : la confession de Julie, malgré la présence du pasteur est bien la même que chez Sand – la confession de sa grand' mère dans *Histoire de ma vie* a une signification purement humaine. Il est vrai que Sand écrit des fables de la jeune fille, de la liberté de choix, elle met plus rarement en scène des femmes mariées.

Tous deux ont le sens de la **dualité des idéaux** ; chez Rousseau, homme naturel et homme social ; la polarité, dans l'histoire de Consuelo, entre ces deux notions exclusives, solitude et solidarité, ou encore artiste / philosophe (plus tard : savant). Les moments de dévouement sont interrompus par le besoin irrépressible de « s'appartenir » ; ou (*Corr*, XXI, 53-54, 1868 à G. Guizot) : « On peut, on doit aimer les contraires quand les contraires sont grands. On peut être l'élève pieux de J.J, on doit être l'ami respectueux de Montaigne. Il est bon d'avoir ces deux maîtres. L'un corrige l'autre. Je ne suis pas le disciple de J.J. jusqu'au contrat social c'est peut-être grâce à Montaigne ; je ne suis pas le disciple de Montaigne jusqu'à l'indifférence c'est à coup sûr grâce à J.J. ».

Sa pensée **religieuse** est fidèle à la profession de foi du *Vicaire savoyard* : refus du péché originel, refus de la damnation éternelle, éloignement de l'église et de toute institution, rapport immédiat à Dieu, un Dieu de moins en moins personnel, de plus en plus immanent à la nature, pensée au XIX^e

siècle dans son développement historique : comme Rousseau, elle est hostile aux matérialismes, aux médiations que les religions instituées imposent entre la conscience individuelle et Dieu.

Sur la pensée **politique** : même adhésion viscérale aux valeurs de **liberté** et d'**égalité**, au principe de la souveraineté du peuple. Quant au gouvernement, a-t-elle adhéré au *Contrat social* ? Elle prétend que non, mais a bien pendant les années quarante, traversé une période jacobine; cependant, même alors Sand considère que ce qu'elle appelle « science sociale » lui échappe, et n'est pas de son domaine d'intervention ; en 1870 elle tient à Jérôme Bonaparte ce propos rousseauiste : « Que nos institutions soient bonnes, et nos mœurs se modifieront. » (XXII, 224, 1/12/70) Elle a répondu au lourd reproche fait par le XIX^e siècle à Rousseau : son œuvre politique, ayant préparé la révolution, est responsable de la Terreur : « Sans les nobles chimères du XVIII^e siècle, aurions-nous conquis les premiers éléments de l'égalité ? Cette mystérieuse révolution [On] n'en prévoyai[.]t ni les brusques orages, ni le soudain avortement. Les plus ardents comme les plus sages étaient loin de lire clairement dans l'avenir. J.J. Rousseau eût renié son œuvre, si la Montagne lui était apparue en rêve surmontée de la guillotine. » (*Comtesse de Rudolstadt, Bouquins*,1092) Elle maintient après la Commune son idéal de souveraineté populaire et son dernier article proteste contre le despotisme des savants imaginé comme solution politique par Renan ; Rousseau n'est pas nommé mais elle donne la parole à un paysan du Danube : « les hommes ne se laissent pas convaincre malgré eux....Etre libre, c'est la première condition pour voir clair. » (*George Sand critique, Du Lérot*,751)

La sensibilité aux arts est au cœur de leur œuvre. Sand partage avec Rousseau une sensibilité précoce à la **musique** – qu'on songe au prix du premier souvenir musical dans leurs autobiographies respectives ; la place du chant italien dans *La Nouvelle Héloïse* annonce ce sommet musical et romanesque, *Consuelo*, qui prend son essor dans la Venise musicale du VII^e livre des *Confessions*. Tous deux ont en rapporté ce même souvenir : les gondoliers chantant la *Jérusalem délivrée*. Longtemps Rousseau se définit comme musicien, et George Sand : « [J]'étais née musicienne aussi » (*Histoire de ma vie*, t.1, 845).

Les sens de **la nature** sont comparables chez l'un et l'autre: le ciel étoilé, la nature comme ordre, cosmos, conduit au sentiment de la présence divine.

Tout comme le goût de la retraite, de la solitude, de la méditation et de la rêverie : combien des romans de Sand comportent un moment de sécession de l'héroïne, deuil, interrogation, recueillement ; il peut s'agir de « robinsonnage », et la présence de la nature, l'activité au sein de la nature aide à la reconstruction de soi, à la résolution d'une crise ; il peut s'agir aussi de « tentation monastique » dans une maison déserte, une cellule : suspens heureux des liens sociaux et des responsabilités, dont les *Confessions* et les *Rêveries* proposent les modèles poétiques les plus persuasifs : souvent, la bienfaisante médiation de la nature amène une reconquête du moi.

Songeons au rôle de la **botanique**, comme récréation et consolation, qui accompagne chez tous deux le repli et l'orienté, par l'admiration, vers l'idée de Dieu. Le besoin de « voir du vert » exprimé par Rousseau, auquel font pendant les derniers mots de Sand « Laissez verdure.. »

[...] Quels temps croiriez-vous Monsieur que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin ; quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. [...]

Quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétilllement de joie je commençais à respirer [...] J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes m'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier et où nul tiers

importun ne vint s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts, la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur, la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisaient souvent redire en moi-même : « Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux. »

(Extraits de la 3^e lettre à Malesherbes, 26.1/1762)

La promenade dans la forêt dérobe le spectacle de « la servitude et de la domination ». A une époque de souffrance après l'anéantissement de son espoir de république égalitaire, Sand de même confie à Hetzel la valeur nouvelle qu'elle trouve dans la contemplation de ce bien commun, la nature.

A la présence du peuple dans l'œuvre de Rousseau : silhouettes concrètes dans les *Confessions*, les *Rêveries* – la 9^e surtout : sympathie et bonhomie, mais aussi dénonciation de l'inégalité.

Répond, chez Sand le souci constant du peuple ; dans sa vie elle commence par la solidarité avec sa mère, fille du pavé parisien, avec sa sœur aînée, avant les camaraderies d'enfance, la charité de la maîtresse de Nohant ; avant la réflexion politique de Sand, qu'il s'agisse de sa correspondance ou de ses romans. La présence populaire est constante, quoique inégale, dans les romans de Sand ; depuis le drame de Noun dans *Indiana*, jusqu'aux personnages populaires valeureux - et éloquents Patience, Pierre Huguenin et ses compagnons, Jean Jappeloup, Grand Louis... ; certains de ces artisans sont « philosophes », entendons démocrates, voire lecteurs de Rousseau, et Sand qui se souvient de Julie, la femme de chambre de sa grand-mère, leur fait lire, notamment, le *Contrat social*. Ainsi, dans le *Compagnon du tour de France*, les livres de Rousseau circulent, on se réfère à Rousseau aussi souvent, quoique moins favorablement, que dans *Mauprat*. Ces personnages d'artisans philosophes font songer au personnage que Rousseau a voulu être en choisissant son statut social après sa réforme, et son métier de copiste de musique : à aucun pourtant elle ne donne le caractère ou l'aspect de Rousseau.

Et cependant on rencontre des **avatars de Rousseau** sous la plume de Sand ; ce sont certaines silhouettes de solitaires, d'atrabilaires, série qui commence peut-être, dans sa vie, par Deschartres. Je pense aussi à Néraud, fervent républicain, appliqué à ne pas faire carrière, au personnage d'amoureux extravagant qu'il fut auprès d'elle en 1827, à sa pratique de la botanique et du jardinage, aux conseils de vie retirée qu'il lui assène à son retour de Venise, (un ajoupa, des livres, apprendre les classifications de Linné) à son aspect, décrit dans les *Lettres d'un Voyageur*, accompagné de sa brouette, « un peu plus mal vêtu qu'un paysan. » et partageant avec son amie ces traits de caractère qui les apparentent tous deux à Rousseau : « un amour à la fois immense et minutieux de la nature », « une timidité naturelle ... commune infirmité de caractère ... une mauvaise honte qui nous fait craindre de dire tout haut ce que nous ressentons le plus vivement. » Dans la préface au livre de botanique de son ami, elle le compare explicitement au philosophe : « comme Jean-Jacques, il contempla 'l'or des genêts et la pourpre des bruyères' ». Après sa mort (1855), quand la botanique est devenue une occupation importante, et qu'elle ne peut plus compter sur ses leçons, elle décide « le remplacer auprès d'elle »

Dans l'œuvre, ce sont ces héros masculins plus âgés, artistes ou penseurs doués au caractère difficile, voire aigri, éprouvant pour elle, ou la jeune héroïne dont ils sont le Mentor, une tendresse particulière. Par exemple le Porpora, susceptible, généreux, pratiquant son art et son enseignement « en conscience » parfois possédé face au pouvoir par un orgueil d'artiste comparable à celui qui saisit Rousseau devant les grands de ce monde ; à Frédéric II par exemple il répond qu' « il préfère brouter l'herbe et ronger des racines plutôt que d'accepter de lui un morceau de pain : « Vous voulez m'offrir du pain : n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque ?... »

Sand commence les *Mémoires de Jean Paille*, en 1863, roman qui devait raconter l'histoire d'un petit-fils de Jean-Jacques et traverser la Révolution : les premières pages décrivent Rousseau à Ermenonville, pris à la modestie de sa mise, pour un jardinier par le jeune héros, et lui parlant de sa conception de l'art des jardins.

Dernier avatar de Rousseau, le héros de *Monsieur Sylvestre*, où Sand a tant mis d'elle-même : c'est un ermite à la timidité ombrageuse, que le narrateur a d'abord pris pour un jardinier ; il est animé de la foi du Vicaire savoyard et d'un optimisme assuré concernant l'humanité ; il se ressourc en contemplant des « jardins naturels ».

Monsieur Sylvestre, à la fois Sand et Rousseau ?

Avant d'écrire *Jean Paille*, elle reprend le dialogue avec Sainte Beuve qui lui écrit : « Nous sommes après tout ses enfants [...] Il nous a faits. » (9 juin 63)

Enfin Sand maintient, même après la Commune qu'elle a condamnée, l'idéal rousseauiste de souveraineté populaire : en 1872, accomplissant ce que Sand avait rêvé pour Jean Paille, la paysanne Nanon traverse la Révolution, et conte les épreuves, mais aussi les conquêtes que ces années lui ont valu.

Ces quelques notes pour montrer que Sand méritait bien l'hommage qui lui fut rendu en 1866 : en février, dans un cours public à la Sorbonne consacré à Rousseau et Voltaire, elle est bruyamment saluée comme la première des disciples de Rousseau.

Comme nous célébrons l'année Rousseau, laissons-lui les derniers mots et écoutons la lecture de la X^e rêverie, ces dernières pages que Sand plaçait si haut :

Aujourd'hui jour de paques fleuries il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens. Elle avait 28 ans alors étant née avec le siècle. Je n'en avais pas encore dix-sept et mon tempérament naissant mais que j'ignorais encor donnait une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'était pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif mais doux et modeste, d'une figure assez agréable, il l'était encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit et de grâces m'inspirât avec la reconnaissance des sentiments plus tendres que je n'en distinguais pas. Mais ce qui est moins ordinaire est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, et produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours. Mon âme dont mes organes n'avaient pas développé les plus précieuses facultés n'avait encore aucune forme déterminée. Elle attendait dans une sorte d'impatience le moment qui devait la lui donner et ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas sitôt et dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avait donnée je vis longtemps prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide où l'amour et l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avait éloigné. Tout me rappelait à elle il y fallut revenir. Ce retour fixa ma destinée et longtemps encore avant de la posséder je ne vivais plus qu'en elle et pour elle. Ah ! si j'avais suffi à son cœur comme elle suffisait au mien ! Quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble ! Il n'y pas de jours où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement sans mélange et sans obstacle et où je puis véritablement dire avoir vécu. [...] Sans ce court mais précieux espace je serais resté peut-être incertain sur moi [...] Mais durant ce petit nombre d'années aimé d'une femme pleine de complaisance et de douceur je fis ce que je voulais faire, je fus ce que je voulais être, et par l'emploi que je fis de mes loisirs aidé de ses leçons et de son exemple je sus donner à mon âme encore simple et neuve la forme qui lui convenait davantage et qu'elle a gardé toujours [...].

J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai maman à vivre à la campagne. Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asile, et c'est là que dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siècle de vie, et d'un bonheur pur et plein qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. J'avais besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédais. J'avais désiré la campagne, je l'avais obtenue ; je ne pouvais souffrir l'assujettissement, j'étais parfaitement libre, et mieux que libre, car assujetti par mes seuls attachements, je ne faisais que ce que je voulais faire. Tout mon temps

était occupé par des soins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne désirais rien que la continuation d'un état si doux.

[La poésie du souvenir sait être séduisante et prenante dans *Histoire de ma vie*, rien pourtant n'y ressemble au chant élégiaque de Rousseau]

Michèle Hecquet